**[Les amis véritables sont-ils égoïstes ?](#_Toc74474663)**

[- Aristote et la querelle du « pur amour »-](#_Toc74474664)

[**Introduction**](#_Toc74474665)

*-* [*2 paradoxes*](#_Toc74474666)

[*- problématique : l’amitié véritable est-elle désintéressée ?*](#_Toc74474667)

*-* [*Thèse : dans la plus belle forme d’amitié, les amis sont égoïstes et le sont pour le bien des deux.*](#_Toc74474668)

[**1. Fénelon et la « querelle du pur amour » : il existe une amitié désintéressée et pure**](#_Toc74474669)

[*Texte 1*](#_Toc74474670)

[1.1. Définition du « pur amour »](#_Toc74474671)

[1.2. Comment est-il possible ?](#_Toc74474672)

[1.3. Evaluation](#_Toc74474673)

[**2. Aristote et l’égoïsme des amis**](#_Toc74474674)

[2.1. Typologie de l’amitié](#_Toc74474675)

[*- typologie*](#_Toc74474676)

[*Texte 2*](#_Toc74474677)

[*1) l’amitié par plaisir*](#_Toc74474678)

[*2) l’amitié par intérêt*](#_Toc74474679)

[*3) l’amitié vertueuse*](#_Toc74474680)

[2.2. L’amitié vertueuse est d’autant plus plaisante qu’elle est l’analogue de l’acte réflexif divin](#_Toc74474682)

[*2.2.1. Un autre modèle de Dieu structure la pensée de l’amour*](#_Toc74474683)

[*Texte 3*](#_Toc74474684)

[*2.2.2. l’homme vertueux est d’une certaine façon égoïste*](#_Toc74474685)

[*Texte 4*](#_Toc74474686)

[*2.2.3. Conséquence : l’amitié vertueuse comme analogue de la pensée divine est le lieu d’un égoïsme sain et réciproque, celui d’une entre-reconnaissance.*](#_Toc74474687)

[*Texte 5*](#_Toc74474688)

Texte 1

Fénelon, *Explication des maximes des saints sur la vie intérieure* 1697

ARTICLE 2 Vrai.

Il y a trois divers degrez, ou trois états habituels de justes sur la terre. Les premiers ont un amour de préference

pour Dieu, puisqu' ils sont justes ; mais cet amour, quoique principal et dominant, est encore mélangé d' une crainte pour leur interest propre qui ne naît point d' un pur amour de charité pour eux-mêmes. Les seconds sont à plus forte raison dans un amour de préference : mais cet amour, quoique principal et dominant, est encore mélangé d' un motif d' espérance pour leur interest, en tant que propre qui ne naît point d' un amour de charité pour eux-mêmes. C' est pourquoi saint Bernard nous parle d' une cupidité réglée par la charité qui se mesle toujours avec la charité même pendant cette vie. Ce n' est pas la charité qui en est le principe. La charité qui survient trouve cette cupidité et ne fait que la moderer, la soumettre, et la subordonner ainsi à la fin derniere. C' est pourquoi saint François De Sales represente la sainte resignation comme ayant encore des desirs propres, mais soumis. elle se fait, dit-il, par maniere d' effort et de soumission . Ces deux amours sont renfermez dans le quatrième estat, que j' ai appellé estat d' amour moins desinteressé. Les troisièmes, plus parfaits que les deux autres sortes de justes, ont un amour pleinement desinteressé, qui a été nommé pur, pour faire entendre qu' il n' est d' ordinaire excité par aucun autre motif, que celui d' aimer uniquement en elle-même et pour elle-même, la souveraine beauté de Dieu. C' est ce que les anciens ont exprimé, en disant qu' il y a trois états : le premier est des justes qui craignent encore par un reste d' esprit d' esclavage . Le second est de ceux qui esperent encore pour leur propre interest, par un reste d' esprit mercenaire . Le troisième est de ceux qui meritent d' être nommez les enfans , parce qu' ils aiment le pere sans aucun motif interessé, ni d' esperance, ni de crainte. C' est ce que les auteurs des derniers siecles ont exprimé précisément de même sous d' autres noms équivalans. Ils en ont fait trois états. Le premier est la vie purgative, où l' on combat les vices par un amour mélangé d' un motif interessé de crainte sur les peines éternelles. Le second est la vie illuminative, où l' on acquiert les vertus ferventes par un amour encore mélangé d' un motif interessé pour la beatitude celeste. Enfin, le troisième est la vie contemplative, ou unitive, dans laquelle on demeure d' ordinaire uni à Dieu par l' exercice paisible du pur amour. Dans ce dernier état on ne perd jamais ni la crainte filiale, ni l' esperance des enfans de Dieu, quoiqu' on perde d' ordinaire tout motif intéressé de crainte et d' esperance.

**Texte 2**

Aristote, *Ethique à Nicomaque*

3 (1156a - 1156b) < Les espèces de l'amitié : l'amitié fondée sur l'utilité et

l'amitié fondée sur le plaisir >

Or ces objets aimables diffèrent l'un de l'autre en espèce, et par suite aussi

les attachements et les amitiés correspondantes. On aura dès lors trois espèces

d'amitiés, en nombre égal à leurs objets, car répondant à chaque espèce il y a un

attachement réciproque ne demeurant pas inaperçu des intéressés. Or quand les

hommes ont l'un pour l'autre une amitié partagée, ils se souhaitent

réciproquement du bien d'après 10 l'objet qui est à l'origine de leur amitié. Ainsi

donc, ceux dont l'amitié réciproque a pour source l'utilité ne s'aiment pas l'un

l'autre pour eux-mêmes, mais en tant qu'il y a quelque bien qu'ils retirent l'un de

173

l'autre. De même encore ceux dont l'amitié repose sur le plaisir : ce n'est pas en

raison de ce que les gens d'esprit sont ce qu'ils sont en eux-mêmes qu'ils les

chérissent, mais parce qu'ils les trouvent agréables personnellement. Par suite

ceux dont l'amitié est fondée sur l'utilité 15 aiment pour leur propre bien, et ceux

qui aiment en raison du plaisir, pour leur propre agrément, et non pas dans l'un

et l'autre cas en tant ce qu'est en elle-même la personne aimée, mais en tant

qu'elle est utile ou agréable. Dès lors ces amitiés ont un caractère accidentel,

puisque ce n'est pas en tant ce qu'elle est essentiellement que la personne aimée

est aimée, mais en tant qu'elle procure quelque bien ou quelque plaisir, suivant

le cas. Les amitiés de ce genre sont par suite fragiles, 20 dès que les deux amis

ne demeurent pas pareils à ce qu'ils étaient : s'ils ne sont plus agréables ou utiles

l'un à l'autre, ils cessent d'être amis. Or l'utilité n'est pas une chose durable,

mais elle varie suivant les époques. Aussi, quand la cause qui faisait l'amitié a

disparu, l'amitié elle-même est-elle rompue, attendu que l'amitié n'existe qu'en

vue de la fin en question.

25 C'est surtout chez les vieillards que cette sorte d'amitié se rencontre (car

les personnes de cet âge ne poursuivent pas l'agrément mais le profit), et aussi

chez ceux des hommes faits et des jeunes gens qui recherchent leur intérêt. Les

amis de cette sorte ne se plaisent guère à vivre ensemble, car parfois ils ne sont

pas même agréables l'un à l'autre ; ils n'ont dès lors nullement besoin d'une telle

fréquentation, à moins qu'ils n'y trouvent leur intérêt, puisqu'ils ne se plaisent

l'un avec l'autre 30 que dans la mesure où ils ont l'espérance de quelque bien.

— À ces amitiés on rattache aussi celle envers les hôtes.

D'autre part, l'amitié chez les jeunes gens semble avoir pour fondement le

plaisir188; car les jeunes gens vivent sous l'empire de la passion, et ils

poursuivent surtout ce qui leur plaît personnellement et le plaisir du moment ;

mais en avançant en âge, les choses qui leur plaisent ne demeurent pas les

mêmes. 35 C'est pourquoi ils forment rapidement des amitiés et les abandonnent

avec la même facilité, car leur amitié change avec 1156b l'objet qui leur donne du

plaisir, et les plaisirs de cet âge sont sujets à de brusques variations. Les jeunes

gens ont aussi un penchant à l'amour, car une grande part de l'émotion

amoureuse relève de la passion et a pour source le plaisir. De là vient qu'ils

aiment et cessent d'aimer avec la même rapidité, changeant plusieurs fois dans

la même journée. Ils souhaitent aussi 5 passer leur temps et leur vie en

compagnie de leurs amis, car c'est de cette façon que se présente pour eux ce

qui a trait à l'amitié.

4 (1156b) < L'amitié fondée sur la vertu >

Mais la parfaite amitié est celle des hommes vertueux et qui sont

semblables en vertu : car ces amis-là se souhaitent pareillement du bien les uns

aux autres en tant qu'ils sont bons, et ils sont bons par eux-mêmes. Mais ceux

qui souhaitent du 10 bien à leurs amis pour l'amour de ces derniers sont des amis

par excellence (puisqu'ils se comportent ainsi l'un envers l'autre en raison de la

propre nature de chacun d'eux, et non par accident) : aussi leur amitié persiste-telle

aussi longtemps qu'ils sont eux-mêmes bons, et la vertu est une disposition

stable. Et chacun d'eux est bon à la fois absolument et pour son ami, puisque

les hommes bons sont en même temps bons absolument et utiles les uns aux

autres. Et de la même façon qu'ils 15 sont bons, ils sont agréables aussi l'un pour

l'autre : les hommes bons sont à la fois agréables absolument et agréables les

uns pour les autres, puisque chacun fait résider son plaisir dans les actions qui

expriment son caractère propre, et par suite dans celles qui sont de même

nature, et que, d'autre part, les actions des gens de bien sont identiques ou

semblables à celles des autres gens de bien. Il est normal qu'une amitié de ce

genre soit stable, car en elle sont réunies toutes les qualités qui doivent

appartenir aux amis. Toute amitié, en effet, a pour 20 source le bien ou le plaisir,

bien ou plaisir envisagés soit au sens absolu, soit seulement pour celui qui aime,

c'est-à-dire en raison d'une certaine ressemblance ; mais dans le cas de cette

amitié, toutes les qualités que nous avons indiquées appartiennent aux amis par

eux-mêmes (car en cette amitié les amis sont semblables aussi pour les autres

qualités), et ce qui est bon absolument est aussi agréable absolument. Or ce

sont là les principaux objets de l'amitié, et dès lors l'affection et l'amitié existent

chez ces amis au plus haut degré et en la forme la plus excellente.

25 Il est naturel que les amitiés de cette espèce soient rares, car de tels

hommes sont en petit nombre. En outre elles exigent comme condition

supplémentaire, du temps et des habitudes communes, car, selon le proverbe, il

n'est pas possible de se connaître l'un l'autre avant d'avoir consommé ensemble

la mesure de sel dont parle le dicton, ni d'admettre quelqu'un dans son amitié,

ou d'être réellement amis, avant que chacun des intéressés se soit montré à

l'autre comme un digne objet d'amitié et lui ait inspiré de la confiance. Et ceux

qui s'engagent rapidement dans les liens d'une amitié réciproque ont

30 assurément la volonté d'être amis, mais ils ne le sont pas en réalité, à moins

qu'ils ne soient aussi dignes d'être aimés l'un et l'autre, et qu'ils aient

connaissance de leurs sentiments : car si la volonté de contracter une amitié est

prompte, l'amitié ne l'est pas.

**Texte 3**

Aristote, *Métaphysique* Λ 9 § 1 à 3

La nature de l'Intelligence divine pose quelques problèmes. Cette

Intelligence semble bien être la plus divine des choses qui apparaissent comme

divines : mais, pour présenter ce caractère, quel doit être son mode d'existence ?

Il y a là quelques difficultés. — Ou bien, elle ne pense rien : mais que devient

alors sa dignité ? Elle est dans un état semblable au sommeil. Ou bien, elle

pense, mais si sa pensée est sous la dépendance d'un autre principe, alors

(…) elle ne saurait être la Substance suprême, car sa dignité consiste dans

le penser.

En outre, que son essence soit l'Intelligence ou qu'elle soit l'acte de

penser, que pense-t-elle ? Ou elle se pense elle-même, ou elle pense quelque

autre chose ; et si elle pense une autre chose, ou bien c'est toujours la même, ou

bien c'est tantôt l'une, tantôt l'autre. Importe-t-il donc, ou non, que l'objet de sa

pensée soit le Bien, ou la première chose venue ? Ou plutôt, ne serait-il pas

absurde que certaines choses fussent l'objet de sa pensée ? Il est donc évident

qu'elle pense ce qu'il y a de plus divin et de plus digne, et qu'elle ne change pas

d'objet, car ce serait un changement vers le pire, et une pareille chose serait déjà

un mouvement. (…)L'Intelligence suprême se pense donc elle-même, puisqu'elle est ce qu'il y a de plus excellent, et sa Pensée est pensée de pensée.

**Texte 4**

Aristote, *Ethique à Nicomaque*, IX, 8

Ceux qui en font un terme de réprobation appellent égoïstes ceux qui

s'attribuent à eux-mêmes une part trop large dans les richesses, les honneurs ou

les plaisirs du corps, tous avantages que la plupart des hommes désirent et au

sujet desquels ils déploient tout leur zèle, dans l'idée que ce sont là les plus

grands biens et par là-même les plus disputés. Ainsi, ceux qui prennent une part

excessive de ces divers avantages s'abandonnent à leurs appétits sensuels, et

en général à leurs passions et à la partie irrationnelle de leur âme. Tel est

d'ailleurs l'état d'esprit de la majorité des hommes, et c'est la raison pour

laquelle l'épithète égoïste a été prise au sens où elle l'est : elle tire sa

signification du type le plus répandu, et qui n'a rien que de vil. C'est donc à

juste titre qu'on réprouve les hommes qui sont égoïstes de cette façon. Que,

d'autre part, ce soit seulement ceux qui s'attribuent à eux-mêmes les biens de ce

genre qui sont habituellement et généralement désignés du nom d'égoïstes,

c'est là un fait qui n'est pas douteux : car si un homme mettait toujours son zèle

à n'accomplir lui-même et avant toutes choses que les actions conformes à la

justice, à la tempérance, ou à n'importe quelle autre vertu, et, en général,

s'appliquait toujours à revendiquer pour lui-même ce qui est honnête, nul

assurément ne qualifierait cet homme d'égoïste, ni ne songerait à le blâmer. Et

pourtant un tel homme peut sembler, plus que le précédent, être un égoïste : du

moins s'attribue-t-il à lui-même les avantages qui sont les plus nobles et le plus

véritablement des biens ; et il met ses complaisances dans la partie de luimême

qui a l'autorité suprême et à laquelle tout le reste obéit. Et de même que

dans une cité la partie qui a le plus d'autorité est considérée comme étant, au

sens le plus plein, la cité elle-même (et on doit en dire autant de n'importe

quelle autre organisation), ainsi en est-il pour un homme ; et par suite est

égoïste par excellence celui qui aime cette partie supérieure et s'y complaît. En

outre, un homme est dit tempérant ou intempérant suivant que son intellect

possède ou non la domination, ce qui implique que chacun de nous est son

propre intellect. Et les actions qui nous semblent le plus proprement

 nôtres, nos actions vraiment volontaires, sont celles qui s'accompagnent de

raison. Qu'ainsi donc chaque homme soit cette partie dominante même, ou qu'il

soit tout au moins principalement cette partie, c'est là une chose qui ne souffre

aucune obscurité, comme il est évident aussi que l'homme de bien aime plus que

tout cette partie qui est en lui. D'où il suit que l'homme de bien sera

suprêmement égoïste, quoique d'un autre type que celui auquel nous réservons

notre réprobation, et dont il diffère dans toute la mesure où vivre

conformément à un principe diffère de vivre sous l'empire de la passion, ou

encore dans toute la mesure où désirer le bien est autre que désirer ce qui

semble seulement avantageux. Ceux donc qui s'appliquent avec une ardeur

exceptionnelle à mener une conduite conforme au bien sont l'objet d'une

approbation et d'une louange unanimes ; et si tous les hommes rivalisaient en

noblesse morale et tendaient leurs efforts pour accomplir les actions les plus

parfaites, en même temps que la communauté trouverait tous ses besoins

satisfaits, dans sa vie privée chacun s'assurerait les plus grands des biens,

puisque la vertu est précisément un bien de ce genre.

Nous concluons que l'homme vertueux a le devoir de s'aimer lui-même

(car il trouvera lui-même profit en pratiquant le bien, et en fera en même temps

bénéficier les autres), alors que l'homme vicieux ne le doit pas (car il causera du

tort à la fois à lui-même et à ses proches, en suivant comme il fait ses

mauvaises passions).

Texte 5

Pierre Aubenque, « Sur l’amitié chez Aristote »

